

**Mario Barra-Jover, Guylaine Brun-Trigaud,  
Jean-Philippe Dalbera, Patrick Sauzet & Tobias Scheer**

## **INTRODUCTION**

### **DIALECTOLOGIE, DIACHRONIE ET LINGUISTIQUE THÉORIQUE : UN DIALOGUE POSSIBLE ET NÉCESSAIRE**

La richesse des données, la finesse du grain permettant de les observer (on aimerait dire « le poids accordé au détail ») sont souvent ressenties comme un obstacle à l'unification des résultats obtenus par les différentes sous-disciplines de la linguistique. Au point de rendre difficilement envisageable un lieu de rencontre entre les descriptions fines des phénomènes observables et les représentations abstraites de la faculté de langage.

Une situation qui, en polarisant, peut se concevoir comme la confrontation entre approches dynamiques et statiques des états langagiers. Entendons par « approche dynamique » celle où des facteurs comme la variation géographique (diatopique), historique (diachronique) ou sociale (diastratique et diaphasique) guident l'observation, sans que ces facteurs ne s'excluent nécessairement les uns les autres ; les approches statiques étant, à leur tour, caractérisées par la quête d'un système au-delà de la variation, aussi bien dans les descriptions grammaticales que dans la modélisation théorique, quitte à reléguer cette variation au rang de contingence.

Il y a à peine deux décennies, Bailey, données dialectologiques à l'appui, jugeait pertinent le titre *Variation in the Data : Can Linguistics become a Science ?* (Bailey 1992). Les auteurs participant au présent volume aimeraient montrer à quel point une interrogation aussi pessimiste n'a pas lieu d'être. Deux d'entre eux le disent explicitement : « nous espérons avoir montré comment la théorie phonologique et la

dialectologie peuvent vivre en bonne intelligence » (Brun-Trigaud et Scheer)<sup>1</sup>; affirmation que l'ensemble des travaux proposés au lecteur voudrait rendre extensible à des sous-disciplines autres que la phonologie, ainsi qu'aux autres approches dynamiques du langage.

Nous reviendrons plus loin sur cet aspect des choses car, dans un livre dont le domaine empirique est la linguistique gallo-romane, ce point ne constitue, somme toute, que l'arrière-plan d'objectifs autres et qui s'impliquent les uns les autres. Ces objectifs pourraient s'énumérer, du plus ponctuel au plus général, comme suit :

1) Faire état, à partir d'exemples représentatifs, des questions que les chercheurs en linguistique gallo-romane se sont posées ces derniers temps, ainsi que des pistes ouvertes pour des recherches à venir. Il va de soi qu'un parcours exhaustif n'est pas envisageable. Mais ce qui est proposé fait constat, nous semble-t-il, de l'essor et de la richesse de cette discipline.

2) Permettre de se faire une idée, en s'appuyant sur des problèmes particuliers, de l'étendue empirique du domaine. Et cela aussi bien pour ce qui est des dialectes et aires dialectales concernés que pour ce qui est des aspects évolutifs.

3) Énoncer et illustrer les enjeux de chaque type d'approche ou sous-discipline « dynamique ». Outre la dialectologie et la diachronie, la dimension sociolinguistique trouve une place dans quelques-uns des textes rassemblés. Par ailleurs, soit en arrière-plan, soit en tant que problème central, le lecteur néophyte pourra aussi se familiariser avec la démarche philologique, autrement dit, celle qui opère la lecture critique des textes en procédant au rassemblement, à la catégorisation, à l'interprétation et à la mise en situation d'exploitation des données empiriques.

4) Donner une idée, toujours sous un angle critique, de l'état des outils et des sources qui sont à la base des recherches dialectologiques, philologiques, diachroniques et sociolinguistiques. Du côté purement matériel, le lecteur verra à l'œuvre, dans plusieurs chapitres, l'utilisation des supports incontournables que sont les atlas linguistiques, les bases de données lexicales ou textuelles et les grands corpus. Du côté conceptuel, certains chapitres serviront d'introduction aux questions soulevées par la variation observable dans les textes (genres, datations, manuscrits) et les graphies (leur interprétation phonétique et morphologique) ainsi que, au plan de l'oralité, par la gestion de la variation dialectale, le problème des frontières et la diffusion de l'innovation.

---

1. Dorénavant, toute citation ne comportant que le nom de l'auteur renvoie à sa contribution au présent volume.

5) Montrer l'impact que les études en dialectologie et diachronie peuvent avoir sur les réponses (parfois les mieux admises) aux problèmes posés par toute démarche théorique et, de même, par toute vision idéalisée des états langagiers. Cela comporte deux volets : l'un, théorique, montre comment les résultats obtenus grâce aux approches dynamiques peuvent remettre sérieusement en question certains résultats issus d'une démarche déductive qui vise uniquement la cohérence conceptuelle ; l'autre, plus constructif, montre comment ces approches peuvent produire d'autres hypothèses ou démarches qui supportent mieux la confrontation aux données « fines ». C'est dire que le présent volume montre que les deux pôles constitués autour de la variation empirique et de l'abstraction théorique sont liés par une dialectique qui est aussi inévitable que vertueuse : certes la variation informe l'analyse théorique et est son juge en même temps ; mais laissée en autosuffisance, elle n'est que bruit ; c'est la vision qu'en a l'analyste, et cette vision seule, qui l'ennoblit en lui conférant le statut de donnée. Il n'y a pas de donnée sans théorie (que l'analyste le veuille ou non, qu'il en soit conscient ou non), ni de théorie sans données.

## 1. Conception des chapitres

Nous pouvons partir de ce qui pourrait être la grille idéale de lecture de la grande majorité des contributions. Quoiqu'en proportion différente, chaque auteur part d'une interrogation ponctuelle et d'un ensemble explicitement délimité de données (telle région, telle aire dialectale, telle source, telle période, etc.). Il n'est ni de chapitre vulgarisateur, ni de chapitre purement spéculatif. Cette approche « ciblée » donne lieu le plus souvent à une synthèse des recherches propres de l'auteur (déjà publiées ou en cours) où le sujet a été développé d'une manière plus étendue ou sous un angle différent. À partir de là, le lecteur peut accéder à une mise à jour bibliographique qui explicite une orientation permettant de comprendre l'étendue et les ramifications du problème, ainsi que les différentes approches dont il a été l'objet. Le tout sous-tendu par des propositions théoriques ou méthodologiques de portée générale.

En d'autres mots, chaque chapitre suggère une façon différente d'aborder des questions déjà bien circonscrites dans les travaux existants, des questions qui, tout en étant bien balisées, peuvent être envisagées autrement, ainsi que des problèmes nouveaux ou peu explorés. C'est pourquoi plusieurs chapitres se placent dans la perspective suivante : « étant donné l'hypothèse H, issue d'un modèle déterminé et impliquant donc un certain nombre de choix théoriques, observons les conséquences

de sa confrontation aux données diachroniques ou dialectales fines». Il ne s'agit certes pas ici de s'ériger en juge du vrai et du faux, mais de renouveler le cas échéant la vision des choses en intégrant à l'étude les matériaux et les méthodes nouvelles.

Étant donné l'impossibilité, dans un volume qui a les dimensions du nôtre, de tout passer en revue sans tomber dans une schématisation excessive ou dans un niveau superficiel de vulgarisation, nous privilégions ici quelques sujets ou domaines en fonction de leur intérêt théorique ou méthodologique. C'est le cas, en phonologie, des attaques branchantes (*i.e.* groupes explosifs, typiquement *muta cum liquida*), qui sont traitées à partir de prémisses théoriques différentes par Scheer & Brun-Trigaud, et par Sauzet & Brun-Trigaud; ou des trois chapitres consacrés au pluriel nominal (Barra-Jover, Forner, Massot) dans le domaine de la morphosyntaxe. Notons au passage que c'est le domaine d'oc qui fournit le plus souvent la base empirique.

### 1.1. Les aires concernées

Cela étant dit, l'ensemble du volume pourrait être perçu, du point de vue des aires abordées, comme un va-et-vient entre le macroscopique et le microscopique, que l'on est tenté de comparer avec ce que permet de faire, *mutatis mutandis*, un logiciel de visualisation à toutes les échelles. Ainsi, on peut avoir affaire à des contributions embrassant l'ensemble gallo-roman (Meliga, Morin, Scheer & Brun-Trigaud) s'étendant parfois à certains dialectes italiens (Morin); à des contributions couvrant un domaine large comme celui de l'oc (Barra-Jover, Sauzet & Brun-Trigaud, Dalbera, Giannini) ou de l'oïl (Buchi, Burnett & Tremblay, Chauveau, Stanovaïa); à des contributions qui concernent des aires que l'on pourrait voir comme des complexes dialectaux unifiés telles le gascon (Field), le francoprovençal (Hinzelin & Kaiser, Martin, Rouillet & Lai), le vivaro-alpin (Müller & Martin) ou le picard (Auger & Villeneuve). Une démarche orientée davantage vers le microscopique nous met en présence d'aires dialectales plus homogènes comme le Val d'Aoste (Rouillet & Lai), les Vaux d'Oulx et du Haut-Cluson (Sibille), voire de dialectes strictement délimités comme le mentonnais (Forner) ou le poyaudin (Massot). Il reste, bien entendu, que les auteurs ne se sont pas enfermés dans des cadres étroits et ont procédé, quand cela s'avérait utile, à des élargissements ou à des focalisations, tantôt débordant l'espace gallo-roman, tantôt pointant des micro-aires.

Un bon exemple de cette dynamique nous est offert par le chapitre de Forner où le problème du pluriel nominal roman nous mène au dialecte mentonnais puis, dans le pourtour de Menton, aux parlers d'entités

communales minuscules telles Gorbio, Sainte-Agnès, Castellar. Notons que ce qui précède ne doit pas être reçu comme une liste exhaustive des références dialectales que le lecteur pourra rencontrer (on pourrait mentionner encore l'anglo-normand, le bourguignon, le crémonais, le francien, le lorrain, le poitevin, le wallon et bien d'autres).

Ajoutons enfin que l'approche peut être synchronique ou diachronique. L'auteur peut notamment s'arrêter sur la description d'un état ancien de la langue (Stanovaïa) ou s'attacher à rendre compte de l'évolution (Buchi, Chauveau).

## 1.2. Traitement des données

Toutes ces données doivent être rendues accessibles et commensurables, ce qui nous mène à des questions méthodologiques, voire techniques. L'objectif est de permettre au lecteur non initié de s'orienter et au lecteur expert de disposer de matériaux à jour et, éventuellement, d'hypothèses de travail. Cette dimension se laisse d'emblée présenter comme l'articulation plus ou moins heureuse entre deux opérations étroitement enchevêtrées : le stockage et l'exploitation. Le lecteur pourra ainsi se familiariser avec trois types de support : les dictionnaires, les atlas et les corpus sous forme de bases de données.

Parmi les dictionnaires, il convient de distinguer ceux qui décrivent un état de langue plus ou moins large et plus ou moins ancien, et ceux qui se proposent de livrer le maximum de données tant écrites qu'orales sur toute la période qui va de la latinité tardive aux usages contemporains. Il s'agit, pour les premiers, d'ouvrages comme le *Altfranzösisches Wörterbuch*, conçu et initié par Tobler et Lommatzsch depuis 1925 (cité habituellement comme *TL*), le *DMF (Dictionnaire du moyen français)* de Greimas et Keane ou le *TLF (Trésor de la langue française)*, consacré pour l'essentiel au français des *XIX<sup>e</sup>* et *XX<sup>e</sup>* siècles, existant aussi en version numérisée (connue et citée comme *TLFi*). Le modèle des seconds est le *FEW (Französisches etymologisches Wörterbuch)*, conçu et initié par Wartburg en 1928.

Les atlas linguistiques offrent des représentations sur fonds de cartes de la répartition dans l'espace géographique de faits linguistiques. C'est ordinairement le lexique qui est le plus sollicité, mais rien en principe ne s'oppose à ce que d'autres niveaux constituent le thème des cartes. La notion d'outil de recherche est sans doute plus immédiatement sensible dans les atlas que dans les dictionnaires. Une carte d'atlas inerte ne dit pas grand-chose au lecteur ; c'est en fait le regard que celui-ci porte sur la carte qui en définit l'objet. La preuve en est qu'aujourd'hui sont en préparation des ouvrages qui proposent des lectures de ces cartes,

qui tentent d'exprimer ce que celles-ci sont susceptibles de révéler. Il existe à présent, pour accompagner l'*ALF* (*Atlas linguistique de France*) de Gilliéron & Edmont, œuvre pionnière, des *Lectures de l'ALF* (Brun-Trigaud, Le Dû, Le Berre 2005). Et les atlas actuellement en préparation<sup>2</sup> sont des atlas interprétatifs, dits de seconde génération.

Relativement aux grands corpus<sup>3</sup> et aux bases de données, nous avons jugé bon de donner une place de choix dans ce volume à un chapitre qui décrit la complexité de leur processus d'élaboration. La lecture du travail de Fields («Variation et diachronie: le témoignage du corpus électronique gascon») montre de façon précise et directe quelles informations sont consignées, selon quelle hiérarchie et à quelles exploitations elles peuvent donner lieu. Signalons, parmi les corpus informatisés actuellement disponibles, les plus importants: *Frantext* (ATILF-CNRS) pour le français moderne, la *BFM* (*Base de français médiéval*), constituée à partir de 1989, pour les périodes précédentes, ainsi que, pour la moitié méridionale du gallo-roman, le *Thesaurus Occitan* (THESOC) implanté à Nice (UMR 6039, «Bases, Corpus, Langage») <sup>4</sup>.

### 1.3. Organisation du volume : méthodologies et théories linguistiques

Considérons à présent les choix qui ont présidé à l'organisation des chapitres. *A priori* plusieurs possibilités s'ouvriraient au moment de concevoir le volume.

Nous avons vu en § 1.1 que chaque chapitre comporte, en général, des marques de fabrique: un sujet précis peut être situé par rapport à tel ou tel enjeu en linguistique théorique et générale, par rapport à une aire et/ou une époque observées, ou encore par rapport à la présentation de certains concepts et problèmes d'ordre méthodologique. Étant donné la richesse, déjà commentée, du ciblage des données (dialectal ou diachronique), ce fil conducteur était à exclure. Restaient, par conséquent,

- 
2. À côté d'atlas répondant à des exigences plus spécifiques (atlas sonores, atlas à cartes traitées...).
  3. Rappelons la définition du terme «corpus» que propose Rastier: «Un corpus est un regroupement structuré de textes intégraux, documentés, éventuellement enrichis par des étiquetages, et rassemblés: (i) de manière théorique et réflexive en tenant compte des discours et des genres, et (ii) de manière pratique en vue d'une gamme d'applications.» (Rastier 2005 : 32.)
  4. Pour plus de détails concernant l'élaboration des corpus informatisés de l'espace gallo-roman ainsi que le dorénavant accessible *NCA* (*Nouveau corpus d'Amsterdam*), qui n'est pas mentionné dans les chapitres qui suivent, voir Kunstmann & Stein (2007). D'autres informations ainsi que des réflexions sur l'utilisation des corpus diachroniques peuvent être trouvées dans Barra-Jover (2007).

les problèmes d'ordre méthodologique et le rattachement du sujet à une sous-discipline donnée de la linguistique générale (autrement dit, les niveaux phonologique, morphosyntaxique et lexico-sémantique). Nous avons opté pour cette organisation, qui se traduit donc par quatre parties : 1) Concepts, démarches et problèmes méthodologiques ; 2) Phonologie ; 3) Morphosyntaxe ; 4) Étymologie, lexique et sémantique.

Étant bien conscients du fait qu'un chapitre émerge souvent à plusieurs de ces rubriques, nous avons cherché à procéder à un classement en fonction de la dimension qui, pour chacune des contributions, nous a paru dominante.

### *1.3.1. Concepts et problèmes épistémologiques*

Toute démarche dynamique faisant appel à des sources dialectales et diachroniques se heurte à des difficultés de trois ordres différents : a) la délimitation des aires et des époques ; b) la dynamique des points de contact ainsi que les facteurs à l'œuvre dans la fluctuation des phénomènes (leur distribution et leur diffusion) ; c) l'interprétation, notamment pour les états anciens, des sources accessibles, à savoir les *scripta* et les témoignages de la « mémoire vivante ».

Plusieurs chapitres proposent (parfois risquent) des réponses à une grande partie de ces questions. Ainsi, Sibille (« Parentés génétiques, affinités aréales et évolutions spécifiques dans les parlers occitans des vallées d'Oulx et du Haut-Cluson (Italie) ») fournit au lecteur une terminologie, illustrée par l'exemple, qui facilite le découpage explicite des aires et contribue ainsi à une meilleure compréhension de la nature du tissu dialectal. Rouillet & Lai (« Interférences entre substrat et superstrat en domaine francoprovençal (le cas du Val d'Aoste) ») développent une sorte de protocole destiné à la délimitation d'une aire dialectale précise. Field (« Variation et diachronie : le témoignage du corpus électronique gascon ») fournit un exemple quantitativement étayé de la diffusion d'un trait dialectal donné tout en gardant à l'esprit les facteurs sociolinguistiques à l'œuvre. Autres points abordés : les interactions phonologie-morphosyntaxe (Sibille), la prosodie (que font entrer en jeu Rouillet & Lai) et les traditions discursives pour ce qui est de la diachronie<sup>5</sup> (Giannini et, moins explicitement, Stanovaïa).

---

5. Le poids des traditions discursives occupe ces derniers temps une place privilégiée dans la romanistique allemande. Voir, par exemple, Koch (1997), Oesterreicher (1997), Kabatek (2005).

Pour ce qui est du témoignage des *scripta* et de leur interprétation (on aimerait dire de leur « fiabilité »<sup>6</sup>), Meliga (« L'étude des graphies des anciens textes littéraires gallo-romans ») offre au lecteur une mise à jour critique de la bibliographie y afférente, à laquelle l'auteur joint des propositions d'ordre méthodologique. Giannini (« Évolution diachronique de l'occitan et textes littéraires médiévaux : problèmes et méthodes pour une analyse linguistique fiable ») explore aussi à son tour de façon critique les résultats obtenus grâce à une procédure fréquemment utilisée pour dater des changements phonétiques : l'analyse des rimes (en l'occurrence *-rn/n*, *n* instable en occitan). Par ailleurs, bien que son chapitre soit inclus dans la section consacrée à la morphosyntaxe, Stanovaïa livre ses réflexions sur le problème de la norme en matière de *scripta* afin d'étayer son propos sur l'état du système casuel. Et de même, Chauveau (bien que son chapitre fasse partie de la section consacrée à la phonologie) traite la question de ce qu'il appelle, fort à propos, le « pullulement graphique » et examine les différentes possibilités d'interprétation que l'on peut en donner.

### 1.3.2. Phonologie

Les six chapitres qui composent cette section abordent tous, d'un point de vue empirique, un matériel très ponctuel, mais aisément extrapolable à d'autres phénomènes et ayant une répercussion épistémologique et théorique large. Ainsi, Auger & Villeneuve (« L'épenthèse vocalique en picard et en français ») procèdent à une analyse détaillée (à partir d'un travail de terrain) de l'épenthèse en picard et en français, afin d'étudier le rapport entre le français standard et les variétés locales : elles posent le problème de savoir si les locuteurs possèdent deux grammaires différentes ou une seule avec des traits dialectaux superposés. Chauveau, d'autre part (« Graphies médiévales et données dialectales modernes : le graphème parisien <oa> pour <oi> »), présente un bon exemple de la manière dont l'interprétation des graphies peut étayer des hypothèses diachroniques et fournir des indications sur le parler populaire d'une époque reculée. Müller & Martín (« A Preliminary Acoustic Study of the Occitan Vowel System »), de leur côté, proposent la description d'une variété d'occitan à partir d'une étude acoustique.

Morin (« Sources et évolution des distinctions de durée vocalique : l'éclairage du gallo-roman ») soulève, à partir d'une analyse détaillée

6. Meliga rappelle ces propos de Lüdtke : « Le "problème épistémologique" de la linguistique historique est que le changement de la langue, tout à fait indépendant de l'écriture, n'est observable que par cette dernière. »

de l'évolution de la durée vocalique dans le domaine gallo-roman et dans certains dialectes italiens, une question touchant directement à la conception du changement linguistique. Il se montre notamment très réservé sur l'aspect téléologique qu'on attribue parfois aux changements phonétiques, mettant ainsi en cause l'enseignement de Martinet<sup>7</sup> : « L'évolution du crémonais où la durée s'est maintenue après la dégémination et a suffi seule à assurer le maintien de distinctions lexicales contredit l'hypothèse fonctionnelle de Martinet sur la nécessité d'une diphthongaison préalable nécessaire au maintien des oppositions ».

Les deux derniers chapitres de cette partie représentent un exemple intéressant de confrontation théorique à partir de l'étude, données dialectales à l'appui, des mêmes phénomènes empiriques : les attaques syllabiques branchantes (ou groupes explosifs, typiquement *muta cum liquida*). Ce sujet touche, de façon plus large, à la lénition<sup>8</sup> et à la structure syllabique. Scheer & Brun-Trigaud (« La lénition des attaques branchantes en français et dans les dialectes de l'*ALF* ») défendent une approche fondée sur la théorie CVCV, qui postule l'existence d'un noyau syllabique, phonétiquement exprimé ou non, après toute consonne. Pour leur part, Sauzet & Brun-Trigaud (« Structure syllabique et évolutions phonologiques en occitan ») adoptent une approche que l'on pourra qualifier de « substantielle » où la partie liquide du groupe se voit accorder des propriétés syllabiques spécifiques.

### 1.3.3. Morphosyntaxe

Cette partie se caractérise par une remise en question de certaines idées reçues en linguistique (gallo-)romane. Trois articles sont consacrés à l'évolution du pluriel nominal qui est traditionnellement invoqué comme l'un des traits permettant de tracer une frontière génétique entre la Romania occidentale (pluriel en *-s* provenant de l'accusatif latin) et le reste de la Romania (pluriel par variation vocalique provenant du nominatif latin). Forner (« Menton, ou essai d'explication variationnelle des marques de pluriel romanes ») va à l'encontre de cette certitude : sur la base de données dialectales de l'aire mentonnaise (Menton et quelques

7. Il y a lieu ici de signaler que la perspective téléologique qui fait des locuteurs ou du « système » une sorte d'entité capable de planifier la « protection du système » est, sans aucun doute, l'arrière-plan axiomatique le plus profondément ancré dans le raisonnement diachronique tel qu'il est couramment pratiqué (cf. par exemple Marchello-Nizia 2006). Barra-Jover (2009a) prône une approche moins déterministe du changement.

8. Signalons, au passage, que le débat sur la lénition a fait l'objet d'une publication récente (Carvalho, Scheer & Ségéral (dir.) 2008).

villages alpins de sa périphérie), il plaide pour une seule origine *-s* de tous les pluriels nominaux romans. Si ce scénario s'avère probant, les romanistes devront renoncer à l'une des certitudes les plus profondément ancrées de leur domaine.

De son côté, Barra-Jover («L'évolution des marques du pluriel nominal roman à la lumière de l'occitan», avec la collaboration de Sauzet) met en question, à l'aide des données du domaine occitan et de leur comparaison avec celles d'autres domaines, une autre idée reçue sur l'évolution du *-s* selon laquelle la disparition de celui-ci serait due à l'usure phonétique, «compensée fonctionnellement». L'hypothèse avancée ici est que l'évolution phonétique est déterminée hiérarchiquement par un changement syntaxique préalable touchant aux traits formels des constituants du groupe nominal (notamment de la tête Déterminant), et que ce changement peut se produire sans qu'il implique une quelconque évolution phonétique.

Enfin, Massot («Deux faits de morphologie du nombre dans le domaine nominal en poyaudin (et un peu en français)»), après avoir procédé à une présentation générale du dialecte poyaudin, discute deux aspects de sa morphologie du nombre: la disparition totale du *-s* ouest-roman et la présence marginale mais régulière d'allongements vocaliques au pluriel. Il propose alors une analyse qui voit dans ces faits et dans leurs semblables en français (la *presque* disparition du *-s*, et la présence au contraire très peu productive de marques sur les noms) des cas d'«obsolescence morphologique». Ces variations sont alors vues comme possibles parce qu'elles ne participent pas à la grammaire du nombre, laquelle, comme le suggère précédemment Barra-Jover, a évolué indépendamment et dont l'interprétation n'est plus reliée à la morphologie en *-s* de pluriel, propriété typique du diasystème français. Signalons, par ailleurs, que les analyses de Barra-Jover et de Massot n'entrent pas en contradiction avec l'hypothèse innovatrice de Forner.

Toujours dans le domaine de la morphologie nominale, Stanovaïa («Deux types de normes scripturales dans la représentation graphique de la déclinaison nominale de l'ancien français») revient, à la lumière d'un corpus ample, sur l'interprétation des graphèmes représentant le cas morphologique nominal dans les dialectes gallo-romans anciens et met en doute le système bi-casuel communément admis. Discutant la bibliographie et faisant entrer en jeu un grand nombre de données dialectales nouvelles, elle jette ainsi un éclairage nouveau sur l'évolution du cas latin et de ses traces romanes<sup>9</sup>.

9. Il vaut peut-être la peine d'inviter, dans ce contexte, à la lecture de Wright (1982), texte malheureusement «oublié» dans la romanistique française.

Concernant la syntaxe de la phrase, Hinzelin & Kaiser («Le paramètre du sujet nul dans les variétés dialectales de l'occitan et du francoprovençal»), suivant les traces d'autres syntacticiens générativistes ayant travaillé sur les dialectes italiens (notamment Cecilia Poletto) et après un long travail de terrain, s'attaquent à une autre certitude, cette fois théorique : l'universalité du paramètre du sujet nul. Rappelons que selon ce paramètre, lorsqu'une langue exige la présence d'un sujet phonétiquement réalisé, même s'il s'agit d'un explétif, elle le fait dans tous les cas de figure. Or, l'étude des dialectes francoprovençaux que ces auteurs produisent leur permet de relativiser le déterminisme cloisonnant avec lequel ce paramètre est habituellement traité, et de faire entrer en ligne de compte des facteurs comme la personne, le type de verbe, la consonne initiale et la construction syntaxique. Martin («Le cycle désorganisation-réorganisation en morphologie verbale»), de son côté, dans le cadre d'une étude fine conduite selon un modèle morphologique plus classique, offre précisément un corpus de formes verbales analysées susceptible d'être confronté à d'autres modélisations afin de mesurer l'impact de la théorie sur le pouvoir explicatif.

Burnett & Tremblay («Directionnalité et aspect en ancien français : l'apport du système prépositionnel») abordent la distinction entre particule et préposition spatiale en ancien français. Elles posent le problème de la façon suivante : un préfixe verbal à sens aspectuel tel que *avant* constitue-t-il un phénomène lexical indépendant de l'emploi prépositionnel ou une opération morphosyntaxique concernant un seul et unique item ? Leur réponse est qu'il existe une seule entrée lexicale avec la fonction sémantique *PATH* ('sentier') qui acquiert une interprétation sémantique aspectuelle ou directionnelle à partir des conditions dans lesquelles se produit l'opération syntaxique *Merge* ('fusion à la racine') telle qu'elle est traitée dans le cadre minimaliste de la grammaire générative (cf. Chomsky 1995).

### 1.3.4. *Étymologie, lexique et sémantique*

Nous avons inclus dans cette section la contribution de Buchi («Réel, irréel, inréel : depuis quand le français connaît-il deux préfixes négatifs *IN- ?*») où une analyse morphologique constructionnelle<sup>10</sup> des préfixes sert à éclairer un problème diachronique. Son texte a la

10. Le terme « constructionnelle » à la place de « dérivationnelle » nous semble plus adéquat compte tenu des nouvelles directions empruntées par la recherche en morphologie non flexionnelle. On peut voir à propos des préfixes Amiot & Montermini (2009) ainsi que, de façon plus générale, d'autres travaux inclus dans Fradin, Kerleroux & Plenat (2009).

particularité de proposer un parcours historique complet des morphèmes impliqués : en partant du latin (par évolution ou par emprunt), l'auteur analyse les étapes successives jusqu'aux attestations obtenues sur Google. L'idée défendue est que ce qui semble être, en principe, une variation incontrôlée des deux préfixes *IN-* (celui qui est phonétiquement instable et celui qui ne l'est pas) est devenue une variation contrôlée. L'auteur parle d'« exaptation » (« recyclage sémantique »), autrement dit, d'un processus moyennant lequel les locuteurs remotivent sémantiquement une variation libre.

Le texte de Dalbera (« En amont de la phonologie diachronique du gallo-roman : nouvelles approches de l'étymologie et du changement lexical »), dans le chapitre qui clôt le volume, met en avant le concept de reconstruction, essentiel dans toute appréhension diachronique de tout l'étage phonique. L'auteur fait remarquer que son domaine d'application est néanmoins limité jusqu'à devenir inopérant au niveau lexical ; selon lui, l'étymologie admet de reconstruire des formes phoniques quand l'attestation fait défaut mais recule devant la reconstruction du signifié. Dans la foulée de son ouvrage (Dalbera 2006), il entend montrer que l'analyse motivationnelle comparative, conduite à partir du matériau multiforme que livre la dialectologie, est pourtant de nature à mettre en évidence des primitives sémantiques ; non pas, certes en termes d'absolu, mais dans le cadre de cycles. Ces représentations primitives ne donnent pas lieu à un étymon unique mais à diverses formulations qui sous-tendent alors, chacune, un étymon potentiel. De telle sorte que, dans la quête étymologique, le décryptage du motif, de la représentation primitive, s'opère en comparant les mots transparents et se valide en s'appliquant « victorieusement » aux mots opaques. Incidences considérables : croisement effectif des perspectives onomasiologiques et sémasiologiques ; et reconstruction d'une unité lexicale nécessairement double, la reconstruction de la représentation (du signifié primitif) devant s'opérer indépendamment de celle de la forme phonique. Ce que confirme l'étude du changement lexical : celui-ci peut être déclenché aussi bien par un brouillage de la représentation que par un brouillage de la forme phonique et cela même si, au bout du compte, les deux mutations en arrivent à interférer (paronymies, etc.).

Il nous semble intéressant de proposer une lecture des études comprises dans cet ouvrage qui resterait dans le sillage du chapitre précédent. Le propos de ce livre est en effet d'allier analyses détaillées, réflexions épistémologiques et propositions méthodologiques ; par ailleurs, le matériau traité requiert, en tant que dialectal, la prise en compte de la dimension comparative (diatopique et diachronique) et,

en tant que lexical, le traitement des deux faces (phonique et sémique) du mot.

Appliquée à l'étage phonique (phonétique, phonologie, morphologie), la démarche de reconstruction fait remonter à la surface un réseau de liens que les contingences de place ont interdit de développer article par article. Ainsi, la thèse défendue par Forner fait suite à une discussion serrée sur la genèse des parlers de la zone alpine de contact occitan-ligurien<sup>11</sup>; au plan épistémologique, cette discussion est prolongée par les réflexions de Barra-Jover, Sauzet et Massot sur la conception de la dynamique évolutive des langues et sur le niveau de l'explication des changements. Ainsi encore, les investigations conduites au plan de la théorie phonologique et plus spécifiquement de la modélisation de la syllabe, et qui apparaissent ici à propos des attaques branchantes, éclairent indéniablement les mutations d'ordre prosodique intervenues en roman (quantité syllabique, syncope, apocope...) <sup>12</sup> et les partitions majeures de la Romania, donnant par là même au dialectologue des arguments forts dans le cadre d'une hiérarchisation et d'une stratification des isoglosses. Ces résultats peuvent alors donner lieu à confrontation avec les images de la variation dans l'espace que construisent les études dialectométriques <sup>13</sup>.

Il reste à attendre de voir comment, dans une dynamique dialectique, les résultats des uns nourriront ou amèneront les théories des autres, notamment comment l'histoire des mots s'intégrera dans l'édifice conceptuel reconstruit, comment, dans l'autre sens, les découvertes d'étymologies nouvelles modifieront notre vision de l'évolution du phonétisme en donnant certainement une place plus importante à la prosodie et en exploitant davantage la veine de la composition en matière de création lexicale. Il faudra également tenter d'éclairer cette question de la vision téléologique du changement en sériant ce qui relève du structurel et de la modélisation d'une part, et ce qui en constitue les effets concrets de l'autre. Il faudra...

Mais ne préjugeons pas des suites de la discussion. Le présent ouvrage se veut non pas une introduction à la connaissance d'un domaine de recherche, mais plutôt une « immersion » directe dans les dialogues que les chercheurs entretiennent et dont découlent les objets, les concepts et les moyens à mettre en œuvre.

---

11. Forner (1991, 1995, 2001), Dalbera (1989, 1993, 1994).

12. Scheer, Sauzet, Brun-Trigaud, Morin.

13. Goebel (1970), Field.

